

Le fait L'inculpation de Joëlle Milquet

Le portrait

A perdre la raison

■ Joëlle Milquet restera dans l'histoire politique comme l'instigatrice d'une audace: avoir transformé le PSC en CDH, et par là, peut-être, empêché la Belgique francophone d'évoluer vers le bipartisme.

Portrait François Brabant

Joëlle Milquet a cessé d'être ministre. Pour un temps ou pour toujours, l'avenir tranchera. "Je pose un acte noble", a déclaré la titulaire de l'Enseignement francophone, donnant à sa démission le tour solennel d'une entrée en résistance. L'ancienne présidente du CDH est une battante. L'art de la guerre, chez elle, équivaut à une seconde nature. Sa psychologie ne connaît pas la résignation. Son humanisme se teinte régulièrement d'agressivité. L'énergie du désespoir a souvent été son carburant. La voilà inculpée dans une affaire d'emplois fictifs. "Une attaque malveillante, une claire intention de nuire", riposte-t-elle. Paroles, paroles. La justice déterminera de quel côté de la légalité se trouvaient les actes. De la réponse, dépendra l'issue d'un des destins politiques les plus singuliers de ces dernières décennies.

Pour l'heure, s'achève une séquence entamée en 2014. Cet été-là, les tractations d'après-scrutin installent Joëlle Milquet à la vice-présidence du gouvernement de la Communauté française. Son portefeuille est colossal: l'Education, la Culture, l'Enfance. Alors, elle se jette à corps perdu dans le travail. Les chantiers sont multiples, les adversaires nombreux, d'autant plus que certains d'entre eux sont imaginaires. Comme souvent en politique, la paranoïa guette. Mais Joëlle Milquet fonce. Elle déploie une vitalité exorbitante. Sa fatigue ne se traduit pas par le ralentissement de son métabolisme, mais au contraire par un surcroît d'énergie débridée. Il est vrai que l'âme une quête intense, obstinée, presque obsessionnelle. Moderniser l'école est devenu sa mission. Pour y parvenir, elle a mis en chantier un "Pacte d'excellence" d'une rare ambition. Elle aime l'action, la chose publique. Elles les aime à perdre la raison, comme dans le poème, comme dans la chanson.

Iconoclaste

"Le vrai révolutionnaire est guidé par de grands sentiments d'amour", professait Ernesto Guevara. Née à

Charleroi, installée à Bruxelles, mais allergique à toutes les assignations à résidence, l'insaisissable Joëlle Milquet présente au moins un trait commun avec le "Che", ado rebelle en Argentine, guérillero à Cuba, martyr en Bolivie. Sa cause à elle a toujours été transfrontière, hors cadre, avec un petit quelque chose de mystique. Là s'arrête la comparaison. L'ex-ministre fonctionne trop à l'intuition, au feeling, pour adhérer au lourd canevas marxiste.

Révolutionnaire, cependant, Joëlle Milquet le fut sans conteste. Son arrivée à la présidence du Parti social-chrétien, en 1999, révéla une audace ébouriffante, peu commune dans le sérail politique belge. La manière avec laquelle cette jeune juriste imposa une mue de l'organisation tint de l'iconoclaste, et même du sacrilège aux yeux de beaucoup. Qui d'autre qu'elle pouvait balayer la référence chrétienne du PSC, le renommer Centre démocrate humaniste? Le parti, éreinté par un chapelet de défaites électorales, jouait alors sa survie. Les deux grands blocs, socialiste et libéral, convoitaient déjà les restes. Vu de 2016, la persistance d'une formation centriste en Belgique francophone semble une évidence. Il n'en était rien. Il fallut à sa présidente une force de caractère incommensurable pour remonter un courant qui menaçait d'emporter le bateau vers le néant. "Je lui serai toujours reconnaissant de nous avoir forcé à ce changement", confiera, neuf ans plus tard, le député bruxellois Joël Riguette, pas vraiment le plus "milquettiste" des élus CDH.

Un paradoxe: en dépit de son désir d'initier un projet politique novateur, original, délivré de l'antique clivage gauche-droite, Joëlle Milquet a contribué au démantèlement partiel du Cepses, le centre d'étude du parti, un laboratoire autrefois envié. Là encore, son mépris des machineries trop lourdes, trop institutionnelles, a joué. Plutôt que de théoriser la mutation, elle a préféré jongler avec quelques certitudes instinctives: le CDH devait être plus jeune, plus féminin, plus urbain, plus "ouvert" que l'ancien PSC.

A son estime, le renouveau devait s'incarner dans

des visages, davantage que dans des discours, Joëlle Milquet a ainsi fait sortir de terre toute une génération : Benoît Lutgen, Catherine Fonck, Carlo Di Antonio, Vanessa Matz, Melchior Wathelet J, Céline Fremault, Maxime Prévot, Marie-Dominique Simonet... Autant de jeunes pousses qu'elle a couvées, éduquées politiquement. Avec une tendresse réelle, mais à la dure, souvent. *"J'en ai pleuré des larmes de sang"*, racontera Céline Fremault, aujourd'hui ministre bruxelloise du Logement, après que sa présidente lui a fait réécrire, maintes et maintes fois, une note de travail.

Il fallait entendre, ces derniers mois, les "bébés Milquet" (l'expression vient de l'un d'eux) évoquer leur cheftaine. Dans leurs mots, s'exprimaient une gratitude éternelle, de l'admiration pour un flair politique rarement pris en défaut, mais aussi, chez beaucoup, une rancœur confuse, tant "Joëlle" s'est parfois montrée injuste à leur égard.

Sincérités successives

Joëlle Milquet a noué avec le CDH un rapport fusionnel. Se délester de la présidence, transmise à

Benoît Lutgen en 2011, a été pour elle un petit traumatisme. *"J'ai l'impression d'avoir marié mon fils"*, glissera-t-elle à un proche, quelques minutes après le congrès d'investiture du Bastognard.

La passation de pouvoir se déroule dans une curieuse ambiance. Lutgen, le fils spirituel de Milquet, est perçu par la base militante comme son contraire :

plus à droite, plus rural. On le charge de ramener la sérénité dans la maison orange. *"Joëlle Milquet a épuisé le parti"*, murmure-t-on ici et là. Le besoin de celle-ci de tout contrôler, son autoritarisme, ses mots d'ordre contradictoires d'un jour à l'autre ont fini par lasser même ses plus fervents partisans. *"Joëlle ne ment pas, elle a des sincérités successives"*, objectent, non sans ironie, ses derniers supporters. De façon étonnante, ils se recrutent surtout chez les anciens ténors du PSC - Philippe Maystadt, Jean-Jacques Viseur, Jean-Pierre Grafé, Raymond Langendries... Ceux-là, que Joëlle Milquet a si souvent bousculés, gardent à l'esprit tout ce que lui doit le CDH.

Les plus jeunes n'ont pas ce recul. Ils constatent que, sous l'ère Milquet, le déclin électoral s'est poursuivi: le plancher historique de 1999 a été percé en 2010. Et puis, le climat a changé. La volonté d'ouverture, vis-à-vis de l'islam et de l'immigration en particulier, passe désormais, dans les rangs mêmes du CDH, pour un laxisme coupable. L'élection d'une députée voilée, Mahinur Özdemir, en devient le symbole dévastateur.

Qu'importe, Joëlle Milquet ne lâche rien. En décembre 2011, elle intègre le gouvernement fédéral, comme vice-Première et ministre de l'Intérieur.

Quelques mois plus tard, elle subit un nouveau revers: à la Ville de Bruxelles, où elle est échevine, le PS choisit d'évincer le CDH pour s'allier au MR. Elle n'abdique toujours pas. En 2014, tête de liste aux élections régionales, elle obtient un score monstre, 19416 voix. C'est à cette époque qu'un socialiste ose la comparaison, pas si saugrenue avec le recul : *"La situation de Joëlle Milquet est comparable à celle de Michel Daerden à la fin de sa vie. Elle a perdu le soutien de l'appareil du parti. Pour continuer à jouer un rôle, elle ne peut plus compter que sur sa popularité."*

Jamais un seul coup bas

Est-ce la marque d'une politique "humaniste"? Toujours est-il que l'affect, les rapports humains ont joué un rôle décisif dans la trajectoire de Joëlle Milquet, bien plus que chez d'autres dirigeants.

Son entente avec le président du PS, Elio Di Rupo, a été structurante une décennie durant. *"Mon côté mec s'accorde bien avec son côté féminin"*, a-t-elle souvent dit sur le ton de la blague. Enfants, l'un et l'autre ont vécu les mêmes drames. Elio Di Rupo a perdu son père quelques mois après sa naissance. Joëlle Milquet n'avait que six ans quand le sien est décédé.

C'est d'ailleurs le Montois qui lui a adressé, en 2011, l'un des plus beaux hommages politiques: *"En tant que femme, avec son honnêteté intellectuelle, sa correction, Joëlle est vraiment une grande dame. Comme elle est hyperactive, elle propose sans arrêt des solutions. Certains trouvent ça agaçant. En réalité, elle agace parce qu'elle voit très, très clair dans les stratégies des autres."* En retour, Joëlle Milquet a eu cette confiance: *"Entre Elio et moi, il n'y a jamais eu un seul coup bas. En politique, c'est rare... C'est vrai que c'est un axe assez fort. On peut dire que c'est un axe pour l'intérêt général."*

Une autre relation a été déterminante, mais en sens inverse: l'aversion réciproque que se vouent Joëlle Milquet et Didier Reynders. *"Joëlle Milquet ? Mon contraire"*, a souvent répété le vice-Premier ministre MR. Au micro de la RTBF, il a un jour invité sa collègue CDH à *"aller faire un tour en Flandre"*. Laquelle avait répliqué : *"Didier Reynders devrait faire un tour dans le monde de la courtoisie et de l'élégance, ça ferait du bien."*

Reste à percer ce mystère: quelle est cette force secrète, intime, qui la pousse à s'accrocher, à combattre encore, après tant de coups durs, tant de coups bas? *"Le pouvoir, pour elle, est moins un plaisir, un plan, une rente ou un objet de fascination, comme chez bien des collègues, que l'exutoire à une énergie dévorante"*, écrivait "La Libre" en 2011. Mais cette énergie, à force, n'a-t-elle pas fini par la dévorer?

Sans doute Joëlle Milquet aime-t-elle la politique, et peut-être même le pouvoir, à perdre la raison, comme dans le poème d'Aragon. A n'en savoir que dire, à n'avoir que lui d'horizon, comme dans la chanson de Ferrat. *"Et ne connaître de saison. Que par la douleur du partir."*

Le jour où Joëlle Milquet...

21 MAI 1995

C'est en 1995 que Joëlle Milquet fait son entrée dans une enceinte parlementaire, au Sénat. Mais la jeune diplômée en droit est déjà au service du PSC depuis 1987, comme attachée parlementaire d'abord, comme conseillère du ministre de l'Enseignement supérieur Michel Lebrun ensuite, puis comme secrétaire politique du parti.

29 MARS 1996

Adoubée par Gérard Deprez qui venait de démissionner, à la surprise générale, de la présidence du PSC, Joëlle Milquet est doublée par Charles-Ferdinand Nothomb dans la course à la succession. Elle échoue pour 23 voix.

23 OCTOBRE 1999

Joëlle Milquet saura attendre son heure. Un peu plus de quatre ans après sa première tentative, elle hérite de la présidence du PSC, en remplacement de Philippe Maystadt. La tâche est rude. Le parti sort laminé des élections du mois de juin.

18 MAI 2002

Joëlle Milquet est obsédée par les plans et les réformes. Son parti ne sera pas épargné par sa volonté de changements. C'est sous son règne que le PSC gomme la référence chrétienne et se mue en CDH – avec le "H" pour humaniste.

27 JUILLET 2004

Malgré des élections régionales décevantes, le CDH retrouve le pouvoir, dans les Régions et à la Communauté française, après cinq années dans l'opposition. Joëlle Milquet a pu organiser ce retour grâce aux liens forts qu'elle a tissés avec son homologue socialiste, Elio Di Rupo.

10 JUIN 2007

Les socialistes sortent lessivés des élections législatives de juin 2007. Les libéraux rêvent de monter une majorité fédérale sans le PS. Mais la coalition "orange bleue" ne verra jamais le jour. Le MR accusera Joëlle Milquet, surnommée "madame non", d'avoir freiné toute réforme de l'Etat pour ramener le PS aux affaires.

31 AOÛT 2011

Joëlle Milquet cède la présidence du CDH à Benoît Lutgen après l'avoir incarnée pendant douze ans. Alors ministre de l'Emploi, elle deviendra ministre de l'Intérieur dans le gouvernement Di Rupo.

22 JUILLET 2014

Ayant perdu l'espoir de pouvoir lui garantir un poste au gouvernement fédéral, le CDH lui offre un super-département à la Communauté française : celui de l'Enseignement couplé à celui de la Culture. Elle ne tiendra pas deux ans.